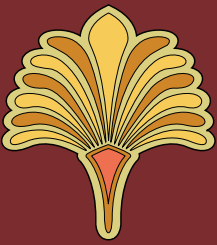




Pedro Duarte, Frédérique Fleck,
Peggy Lecaudé et Aude Morel (dir.)

Histoires de mots

*Études de linguistique latine
et de linguistique générale
offertes en hommage à Michèle Fruyt*



Histoires de mots

Quoi de plus passionnant que l'histoire des mots ? Une quarantaine d'auteurs se proposent dans cet ouvrage de faire partager leurs recherches scientifiques sur le sujet. On découvrira au fil des pages de ces *Histoires de mots* que « célibataire » a pour origine une expression latine signifiant « qui fait ce qu'il veut », tandis que l'épouse est celle « qui reste à la maison », ou encore que le climat pluvieux des mois d'automne (*september, october, november* et *december*) était inscrit dans leurs noms mêmes (*imber* « pluie »). Comment le verbe *caveo*, qui veut d'abord dire « éviter » (*cave canem* !), en est-il venu à signifier « protéger » ? Pourquoi un même mot (*nedum*) peut-il prendre les sens opposés tantôt de « bien davantage » tantôt de « bien moins encore » ? En quoi le connecteur *igitur* (« donc ») révèle-t-il le narcissisme de Salluste ?

À travers ces études particulières sur les origines, la formation, l'évolution et les variations du lexique latin se dessinent de plus vastes perspectives. Quels sont les processus évolutifs mis en jeu par les changements morphologiques, sémantiques et syntaxiques ? Comment des emplois spécifiques liés à l'appartenance sociale, à l'emploi de langues techniques, au bilinguisme ou encore à des particularités idiosyncrasiques émergent-ils et dans quels contextes ? Autant de questions qui touchent également à la linguistique romane, à la linguistique comparée ou à la linguistique générale.

Couverture : Paysage idyllo-sacré (détail) du *cubiculum* de la villa de P. Fannius Synistor à Boscoreale, mur ouest, pièce L, fresque, ca 50-40 av. J.-C., New York, The Metropolitan Museum © Fonds Rogers, 1903

ISBN : 979-10-231-3296-0

<http://pups.paris-sorbonne.fr>

HISTOIRES DE MOTS

Lingua

Centre
Alfred Ernout

Latina

collection dirigée par Claude Moussy et Michèle Fruyt

n° 15

La Validité des catégories attachées au verbe (n° 1)
Claude Moussy & Sylvie Mellet (dir.)

Les Problèmes de la synonymie en latin (n° 2)
Claude Moussy (dir.)

Structures lexicales du latin (n° 3)
Michèle Fruyt & Claude Moussy (dir.)

Les Structures de l'oralité en latin (n° 4)
Jacqueline Dangel & Claude Moussy (dir.)

Conceptions latines du sens et de la signification (n° 5)
Marc Baratin & Claude Moussy (dir.)

La Création lexicale en latin (n° 6)
Christian Nicolas & Michèle Fruyt (dir.)

Les Modalités en latin (n° 7)
Michèle Fruyt & Claude Moussy (dir.)

La Composition et la préverbation en latin (n° 8)
Claude Moussy (dir.)

Latin et langues techniques (n° 9)
Jean-Paul Brachet & Claude Moussy (dir.)

L'Ambiguïté en Grèce et à Rome. Approche linguistique (n° 10)
Claude Moussy & Anna Orlandini (dir.)

Interrogation, coordination et subordination : le latin quin (n° 11)
Frédérique Fleck

La polysémie en latin (n° 12)
Claude Moussy

Espace et temps en latin (n° 13)
Claude Moussy

Syntaxe des indéfinis latins. Quis, quisque, alius (n° 14)
Bernard Bortolussi

Le Latin des cuisiniers. L'alimentation végétale, étude lexicale (n° 15)
Alain Christol

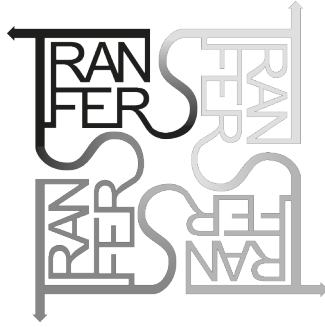
Pedro Duarte, Frédérique Fleck, Peggy Lecaudé
et Aude Morel (dir.)

Histoires de mots

Études de linguistique latine
et de linguistique générale offertes
en hommage à Michèle Fruyt



Ouvrage publié avec le soutien du Labex Transfers de l'ENS



Les SUP sont un service général de la faculté de Lettres de Sorbonne Université.

© Sorbonne Université Presses, 2023

ISBN de l'édition papier : 979-10-231-0561-2

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2017

Mise en page ATELIER CHRISTIAN MILLET
d'après le graphisme de Patrick VAN DIEREN

SUP

Maison de la Recherche
Université Paris-Sorbonne
28, rue Serpente
75006 Paris

tél. : (33) (0) 1 53 10 57 60

fax : (33) (0) 1 53 10 57 66

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

TROISIÈME PARTIE

Évolutions

RÉFLEXIONS SUR UN CAS DE SYNONYMIE APPROXIMATIVE :
LA CONCURRENCE *IS/ILLE*

Marie-Dominique Joffre

Université de Poitiers

Parmi les facteurs qui ont provoqué l'évolution du latin jusqu'aux langues romanes, la synonymie approximative entre plusieurs marquants a joué un rôle non négligeable. Nous proposons ici quelques réflexions sur certains des facteurs qui ont présidé à la refonte du système des anaphoriques et déictiques latins.

Le système latin des anaphoriques et déictiques est particulièrement riche. Outre l'anaphorique *is*, auquel il convient d'ajouter le relatif de liaison *qui*, le latin possède plusieurs démonstratifs (ou déictiques) : *hic*, *iste*, *ille*, sans oublier *ipse*. Il va de soi que chaque forme est dotée de sa spécificité propre, qu'il convient évidemment de définir, tant sur le plan sémantique que fonctionnel. Mais un terme, quel qu'il soit, est toujours utilisé dans un contexte et des conditions bien définis et il arrive parfois que certaines des zones d'emploi d'une forme recourent partiellement celles d'une autre. Dans des environnements bien caractérisés, les deux formes sont alors perçues par les co-énonciateurs comme synonymes. C'est ainsi qu'à la longue, l'une finit par évincer définitivement l'autre.

Une lecture prospective des faits latins apporte un éclairage précieux pour saisir en synchronie, donc en devenir, ce système linguistique. C'est pourquoi l'examen d'un tel mouvement dans la catégorie des déictiques et anaphoriques présente l'avantage, non seulement de mettre en lumière le signifié de chaque forme, mais surtout de faire ressortir ce qu'elles ont en commun. Ce sont en effet avant tout ces traits similaires qui, dans des conditions favorables, donnent l'impression d'une synonymie. On comprend alors que, face à des possibilités qui sont parfois équivalentes, un locuteur donné, contraint de faire un choix, opte pour une formulation qu'un autre n'aurait peut-être pas utilisée. Ce choix est parfois dicté par le genre littéraire auquel s'adonne un auteur. Mais surtout, il ne faut pas négliger les impératifs de l'oral, toujours à la recherche de la clarté et de l'expressivité. D'où parfois le sentiment d'une uniformité de sens et d'emploi entre certaines formes et l'impression que le système a évolué plus tôt qu'on n'a pu le penser. Nous sommes très réservée sur ce point, et le but de cet article est de

montrer qu'aussi longtemps que la langue offre le choix entre divers marquants, chacun conserve sa spécificité, si mince et subtile soit-elle.

1. ANAPHORE ET DEIXIS : DÉFINITIONS

350 Au sens strict, « anaphore » signifie « reprise, répétition ». Un anaphorique est un mot qui représente une notion sans la répéter dans sa totalité, voire dans sa complexité. Ce rôle est rempli en latin par *is* et, dans des conditions bien définies (en tête de phrase), par *qui*. G. Serbat définit ces termes comme des noms notionnellement vides, dont ils portent les marques syntaxiques, désinences de cas, genre et nombre, ce qui leur permet d'occuper dans la phrase toutes les fonctions du nom ; ce sont, ajoute-t-il de « puissants abstraiteurs syntaxiques » puisqu'ils peuvent conférer le statut nominal à un ensemble notionnel qui va bien au-delà de celui d'un substantif, toute une séquence d'énoncé, par exemple¹. Ces formes sémantiquement vides invitent les co-énonciateurs à repérer dans le contexte linguistique, c'est-à-dire dans l'énoncé, ce qu'elles représentent, leur référent, ce dernier pouvant être situé aussi bien avant qu'après elles. On parle d'anaphore dans le premier cas, de cataphore dans le second. L'anaphore ne quitte pas le domaine de l'énoncé, c'est un mécanisme exclusivement intra-textuel, purement linguistique, purement abstrait. Un mot (ou plusieurs) est remplacé par un autre.

Il est à noter que ces deux formes, *is* et *qui*, peuvent aussi bien être employées seules comme « pro-nom » qu'en position adnominale, comme adjectif. Dans ce dernier cas, le processus de reprise ou d'annonce est complexe : le substantif remplit déjà une fonction d'anaphore ; il opère lui-même la synthèse de ce qui a été (ou sera) évoqué, tandis que l'adjectif souligne de manière redondante la présence dans l'énoncé d'informations qu'il représente lui aussi et qui circonscrivent le contenu notionnel du substantif. On peut dire que le signifié d'un anaphorique est simplement de type « connu, déjà ou prochainement mentionné ». L'identification du référent s'opère au moyen des seules marques de genre et de nombre. C'est donc uniquement par élimination et déduction que le co-énonciateur réussit ce décodage.

Les déictiques *hic*, *iste*, *ille* et *ipse* présentent des points communs avec les anaphoriques. Ils sont à la base des anaphoriques puisqu'ils sont pourvus des désinences de cas, mais surtout de genre et de nombre ; l'identification du référent s'opère selon le processus décrit précédemment. Ils sont toutefois porteurs d'une signification supplémentaire. La structure morphologique de *iste* et de *ipse* peut constituer une forme de preuve, puisqu'il est possible de voir dans ces formes un

1 Serbat (1984).

is renforcé, étoffé par un élément qui en enrichit le signifié : *is+te* et **is+pe* puis par métathèse : *ipse* ou **i(s)+pse* (cette dernière étymologie est confirmée par les formes attestées dans les textes comme *eampse*).

On ne retiendra pas la distinction établie, par Diessel notamment², entre *deixis* intra-textuelle et *deixis* extra-textuelle. Nos recherches sur cette question nous ont amenée à minimiser l'importance du phénomène de référence extra-textuelle. Tout d'abord, le processus de référence extra-textuelle est essentiellement réalisé par *hic* et, dans le cas où le locuteur joint le geste à la parole, le déictique, obligatoirement pourvu d'une marque de genre et de nombre, prouve que l'on a affaire à une énonciation tronquée, amputée d'un substantif que le locuteur a présent à l'esprit et que ses auditeurs sont invités à retrouver³.

Dans d'autres emplois, *hic*, seul déictique, semble-t-il, à jouer ce rôle, désigne comme inscrit dans le *nunc* de l'énonciation, un concept que tous les co-énonciateurs sélectionnent dans leur expérience commune. Si, dans cette dernière utilisation, le référent n'est pas, *stricto sensu*, une séquence d'énoncé, un élément linguistique, il n'en est pas moins identifiable dans les données qui président nécessairement au bon fonctionnement du dialogue, la conscience du *nunc*, le contenu mémoriel qui instaure une certaine connivence, et l'expérience partagée par tous les participants. Le référent est donc situé dans un domaine inextricablement lié à l'énoncé⁴.

On peut donc dire qu'en latin classique, chaque démonstratif (ou déictique), comparable à *is* pour ce qui est de son fonctionnement syntaxique, est pourvu d'un signifié supplémentaire particulier qui le distingue des autres. La concurrence que l'on pense déceler entre deux, voire trois formes, relève par conséquent des conditions d'emploi mais aussi, fait important, de traits notionnels communs. Et l'érosion sémantique que l'on note notamment dans *ille*⁵, est due, certes, à l'extension de son utilisation qui banalise et affaiblit sa valeur déictique, mais avant tout à son signifié déictique propre qui, avantage non négligeable, présente la caractéristique d'être compatible avec de nombreuses situations. Pour voir clair dans ces phénomènes de concurrence, il est nécessaire de commencer par cerner le signifié notionnel propre à chaque déictique pour discerner leurs différences mais aussi leurs points communs. Inversement, la prise en compte du devenir de chacun livre de précieuses indications pour l'analyse et la réflexion.

2 Diessel (1999).

3 Cette fonction peut être remplie par les autres déictiques, *ille*, peut-être *iste*, mais les exemples sont rarissimes et souvent discutables.

4 Joffre (2016).

5 On sait que *ille*, devenu simple anaphorique, est notamment à l'origine des pronoms de 3^e personne du français : *il(s)*, *elle(s)*, *le*, *la*, *les*, *eux*, simples anaphoriques eux aussi.

2. LES DÉICTIQUES SERVENT À MONTRER... MAIS QUOI ?

Nous proposerons à ce sujet uniquement la synthèse de nos travaux antérieurs.

La lecture systématique d'œuvres de genres et d'époques variés a fait très vite apparaître que les conceptions habituellement proposées pour décrire le système des déictiques étaient parfaitement insuffisantes.

On ne peut en effet retenir la répartition établie en fonction des personnes de l'énonciation : *hic* renverrait à la première personne, au locuteur, *iste* à la deuxième, le co-énonciateur, l'interlocuteur, tandis que *ille* relèverait du domaine de l'objet de parole, de la troisième personne. Conception satisfaisante pour l'esprit, qui convient à un système riche comme celui du latin, mais qui ne prend pas en compte *ipse* et oublie que la véritable référence aux acteurs de l'énonciation est opérée par les possessifs. La mise en relation d'une notion avec l'un des participants au dialogue n'est pas le fait des démonstratifs comme le montrent les associations suivantes qui, si on s'en tenait à une telle interprétation, apparaissent contradictoires, en tout cas difficilement explicables :

352

Dicet aliquis « Haec igitur est tua disciplina ? » (Cic., *Cael.* 39)

« Quelqu'un dira : "C'est donc ça tes principes d'éducation ?" »

Il en va de même pour la conception localiste où *hic* est le signifiant de la proximité, *ille* celui de l'éloignement, mais où l'on ne sait comment définir *iste*, encore moins *ipse*. Il est facile de démontrer, à travers quelques exemples, l'inadéquation d'un tel point de vue :

Nam quid ille reuertitur / Qui dudum properare se aiebat (Pl., *Amph.* 660)

« Mais pourquoi revient-il, lui qui disait tout à l'heure qu'il était pressé ? »

Alcmène, que Jupiter-Amphitryon vient de quitter, est surprise de l'arrivée inattendue et surprenante de son véritable mari. À propos d'un personnage qui fait son entrée sur scène, on attendrait plutôt *hic*, marque du *nunc*.

Ces deux approches pèchent par manque de réflexion sur le langage, sur la relation établie entre le réel et le discours. Qu'est-ce que « dire » la réalité ? C'est la représenter, la transposer, sous une forme symbolique, totalement abstraite, au moyen des mots et des structures d'une langue. Le locuteur a charge de créer et de construire cette abstraction ; il n'a pas pour fonction d'évaluer la distance qui le sépare des éléments dont il parle, il n'a pas à prendre des mesures, ni dans l'espace, ni dans le temps, qu'il s'agisse de la durée vécue ou du déroulement de l'énoncé. Le langage est totalement subjectif et la représentation de la réalité est l'œuvre du seul locuteur, de son libre arbitre. Cette réalité, saisie et conceptualisée, est, de fait, transformée par l'acte de langage, car les co-énonciateurs sont toujours, et sous diverses formes, fortement impliqués dans ce qu'ils disent. Et les conceptions qui attribuent à *ille* une valeur laudative, emphatique, à *iste* une valeur péjorative

ou ironique, bien que trop réductrices et souvent erronées, sont plus conformes à l'essence des déictiques. Ce que montrent ces outils linguistiques, c'est le locuteur, la manière dont il conceptualise et nomme ce dont il fait l'expérience, la manière dont il conduit son propos, la manière dont il le structure, la manière dont il réagit aux discours d'un tiers. C'est en fonction de cette approche que nous avons conduit nos différentes analyses et que nous allons tenter de rendre compte des zones de contact et de concurrence pour certains démonstratifs.

Nous laisserons de côté la concurrence *hic/iste* traitée dans un précédent article⁶. Nous n'aborderons pas non plus le cas de *ipse*, qui, comme nous l'avons étudié, donne parfois l'impression de concurrencer *is* et *ille*⁷.

3. LA CONCURRENCE *IS* (ET *QUI*)/*ILLE*

Une lecture rapide des textes, y compris les plus anciens, peut inciter à penser que *is* est menacé très tôt (dès les comédies de Plaute) par *ille*. Mais de là à considérer que ce démonstratif a déjà perdu l'essentiel de ce qui faisait sa spécificité, il y a une limite qu'il faut se garder de franchir. Certes, on peut noter que dans une pièce comme l'*Amphitryon* de Plaute, l'anaphorique est peu usité. Si l'on reprend les données d'une étude menée sur la deuxième partie de cette pièce, par-delà un apparent équilibre⁸, on s'aperçoit que les emplois de *is* sont extrêmement spécialisés : les emplois adnominaux se réduisent à 7 exemples, tandis que sur les 52 occurrences du pronom, 36 sont au nominatif ou à l'accusatif neutre singulier ou pluriel (*id*, *ea*) et reprennent la plupart du temps des séquences d'énoncé. 16 formes seulement renvoient à des concepts plus précis, masculin ou féminin. Le fait le plus remarquable est que ces attestations sont concentrées, pour l'essentiel, dans des parties qui ne relèvent pas d'un dialogue : monologue de Mercure, récit fait par la servante de la naissance d'Hercule et d'Iphiclès. Ces propos narratifs et explicatifs constituent en effet une pause dans le jeu comique. On peut donc conclure que ce sont les exigences de l'oral, le souci de bien se faire entendre et comprendre qui conduisent le locuteur à privilégier les déictiques, formes plus chargées, du point de vue tant phonique que notionnel. À l'opposé, même dans la comédie, les exigences sont moindres dans les passages narratifs. Il faut surtout y voir une parodie du récit historique. Ce genre littéraire est, en effet, très avare en démonstratifs ; *is* et le relatif de liaison y sont majoritaires et seul *hic* rompt cette uniformité, le plus souvent

6 Joffre (2012).

7 Joffre (2007 et 2015).

8 *is* : 59 ; *hic* : 63 ; *ille* : 48 ; *iste* : 45.

en tête de période. *Ille* est rarement employé, *iste* totalement banni⁹. C'est donc dans le théâtre, les discours, mais aussi dans la poésie, tant lyrique qu'épique, que l'auteur privilégie l'expressivité. Or, les démonstratifs, on l'a vu, sont porteurs d'un signifié notionnel que l'anaphorique a presque totalement perdu – même s'il nous semble prudent d'établir une différence entre le statut pronominal de la forme et son statut adnominal ; le sème « connu, défini, déjà/bientôt mentionné » est encore perceptible dans cette dernière position. Il en va de même pour le français *le* où ce même signifié « défini » reste encore attaché à l'article, tandis qu'il est plus que discret dans le pronom.

Toutefois, la substitution de *is* par un démonstratif ne relève pas du seul libre-arbitre du locuteur. Le système latin a ses règles, ses normes et l'examen des données livrées par les textes montrent que ce sont *ille* et, dans une moindre mesure, *ipse* qui se sont imposés. Les articles, pronoms et déictiques des différentes langues romanes confirment ce fait pour le premier, les textes latins tardifs mais aussi « classiques » fournissent des exemples pour le second¹⁰.

Hic, quant à lui, jouit d'un statut original, puisqu'il est attesté dans tous les genres littéraires : chez les historiens, il fonctionne de pair avec *is*, mais dans les textes soucieux de l'expressivité, il côtoie les autres démonstratifs, *ille*, *iste* et *ipse*.

Les emplois relevés dans les textes tardifs et les résultats constatés dans les langues romanes conduisent à établir deux groupes de synonymie approximative, d'un côté *hic* et *iste*, de l'autre *is*, *ille* et *ipse*.

3.1. Le signifié de *ille*

Il est nécessaire de rappeler au préalable comment nous définissons le signifié de *ille*. La fonction fondamentale de ce déictique est de marquer une opposition, un contraste ou de signaler une rupture, une innovation. *Ille* vient rompre une continuité, une cohérence dans l'évocation de la réalité extralinguistique ou dans la façon dont le locuteur mène son propos.

On se contentera de citer :

Sentit igitur animus se moueri ; quod cum sentit, illud una sentit se ui sua non aliena moueri. (Cic., *Tusc.* 1, 55)

« Donc, l'âme a conscience qu'elle se meut ; mais tout en ayant conscience de cela, elle sent en même temps que c'est sous l'effet de sa propre force, non d'une force étrangère, qu'elle se meut. »

⁹ Faits relevés chez César et Tite-Live. D. Longrée (2004) fait les mêmes constatations pour tout un ensemble d'œuvres historiques.

¹⁰ Fruyt (2010).

Cicéron ajoute à une première sensation, reprise par le relatif de liaison *quod*, une seconde, annoncée par *illud* et développée dans la proposition infinitive. C'est également comme signe d'une nouveauté que *ille* signale, au théâtre, l'entrée en scène d'un personnage, comme au vers 660 d'*Amphitryon* cité plus haut. Enfin, le même démonstratif entre souvent en opposition avec un autre concept, qu'il soit exprimé par un nom, un autre déictique ou un pronom personnel :

In summo apud illos (= Graecos) honore geometrica fuit, itaque nihil mathematicis inlustrius ; at nos metiendi ratiocinandique utilitate huius artis terminauimus modum. (Cic., *Tusc.* 1, 5)

« Chez eux, la géométrie était au plus haut point en honneur, c'est pourquoi rien n'était plus admiré que les mathématiques ; mais nous, nous avons limité cet art à ce qui est utile pour faire des mesures et des calculs. »

On notera la présence de la particule adversative *at* qui confirme le contraste. C'est vraisemblablement à partir de ce type de couples antithétiques que *ille* a été intégré au système des pronoms personnels des langues romanes, comme marque de la personne 3.

3.2. Examen du corpus

Pour voir dans quelle mesure les contraintes de l'oral ont, dès l'époque républicaine et le début de l'empire, conduit les locuteurs à rechercher l'expressivité et à substituer *ille* à l'anaphorique *is*, nous avons examiné, outre la deuxième partie de l'*Amphitryon* de Plaute, le livre VII des *Métamorphoses* d'Ovide. Un fait intéressant ressort de la lecture de cette dernière œuvre : la fréquence de *ille*, au détriment de *is*, est particulièrement élevée dans deux passages où le poète laisse la parole à un héros, Éaque, qui raconte la peste d'Égine (718-660), puis Céphale (690-862), qui pleure ses amours tragiques avec Procris. Ce décalage, cette délégation de parole se concrétise à travers une langue fortement imprégnée des habitudes de l'oral. Par-delà les emplois de *ille* qui répondent à la norme que nous avons définie, il en est d'autres qui semblent ne plus pouvoir recevoir de justification.

3.2.1. Des emplois conformes à la norme

On citera, pour commencer, des exemples où le signifié du démonstratif répond à des intentions claires du locuteur :

Grauidam ego illanc hic reliqui, quom abeo (Pl., *Amph.* 668)

« Je l'ai laissée ici enceinte, à mon départ »

précise Amphitryon à Sosie, en parlant d'Alcmène présente sur scène.

La proximité du pronom personnel *ego* renforce l'évocation du couple.

Ille me [...] contudit. – Quis homo ? – Sosia ille, quem iam dudum dico, is qui me contudit. (Pl., *Amph.* 624)

« Lui [l'autre] m'a frappé. – Qui ? – Sosie [l'autre] celui dont je te parle depuis un petit moment, celui qui m'a frappé. »

Pour Sosie, Mercure qui a pris son apparence, est bien un autre individu avec lequel il a eu maille à partir. Et la substitution d'identité et d'apparence confère aux paroles de Jupiter un double sens que le spectateur sait décoder :

Ego sum ille Amphitruo, cui est seruus Sosia (Pl., *Amph.* 861)

« Moi je suis Amphitryon, celui qui a Sosie pour esclave. »

L'idée d'innovation et de rupture est incontestable dans :

Ille grauem [...] silicem iaculatus in hostes / [...] Martem conuertit (Ov., *Met.* 7, 139-140)

356

« Lui [Jason], lançant une grosse pierre, tourne les fureurs de Mars sur ses ennemis [...]. »

Ille indignatus : [...] dixit (Ov., *Met.* 7, 377)

« Lui, indigné, dit : [...] »

Dans le premier exemple, *ille* marque, après la description des angoisses de Médée, le retour du récit à Jason. Dans le second, le pronom signale le changement d'interlocuteur : Cygnus qui répond à Phyllius. On citera pour finir un couple bien connu :

duo marmora campo / aspicio ; fugere hoc, illud latrare putares. (Ov., *Met.* 7, 790-791)

« j'aperçois dans la plaine deux statues de marbre ; on dirait que l'une fuit et que l'autre aboie. »

On notera qu'il n'est pas possible ici d'attribuer à chaque démonstratif son référent précis. Seule est exprimée la différence dans la dualité.

3.2.2. Des emplois innovants ?

Mais notre corpus offre des emplois où, au premier abord, on ne voit pas clairement la raison de la présence de *ille*, où l'on a l'impression que *is* suffirait :

ex uxore hanc rem pergam exquirere,

Quis fuerit quem propter corpus suum stupri compleuerit.

Nam me quam illam quaestionem inquisitam hodie amittere

Mortuum satiust. (Pl., *Amph.* 1015-1018)

« Je vais tâcher d'apprendre de ma femme quel est l'homme à cause duquel elle s'est vautrée dans le stupre. Mieux vaut, pour moi, mourir en effet que de laisser cette question sans réponse. »

La question qui taraude le mari d'Alcmène est développée dans la phrase qui précède celle où se trouve *ille*. On a affaire à une reprise, non à une rupture ou une innovation. Mais le concept de *quaestio* est mis en balance avec la vie du locuteur dans une structure comparative. L'emploi se trouve donc bien justifié par la volonté de marquer ce dilemme dont le rapprochement *me (quam) illam quaestionem* souligne les deux options. Il en va de même dans les propos indignés de la reine, décidée à demander le divorce. La valeur de la dot qu'il lui est possible de récupérer n'atteint pas à ses yeux celle de sa vertu et de sa fidélité. Ici encore, *ille* annonce un contraste qui oppose, comme le signifie *sed*, une définition toute personnelle à une conception commune :

*Non ego illam mihi dotem duco esse, quae dos dicitur
Sed pudicitiam et pudorem et sedatum cupidinem* (Pl., *Amph.* 839-840)

« Non, pour ma part, je ne considère pas que ma dot est celle qu'on appelle dot ; c'est, au contraire, la pudeur, la retenue, la maîtrise de mes désirs. »

Notre corpus ovidien, notamment dans les passages où le poète délègue sa parole et met en scène non seulement un locuteur, mais aussi son discours, offre des emplois où *ille* semble avoir perdu son contenu notionnel. On montrera qu'il n'en est rien :

multi [...] ipsi / immoriuntur aquis ; aliquis tamen haurit et illas. (Ov., *Met.* 7, 570-571)

« ils moururent en nombre dans les eaux mêmes ; pourtant il y en a qui puisent encore ces eaux. »

Il est indéniable que le choix du déictique, utilisé comme dernier mot du vers, isolé, de plus, du reste de la phrase par *et*, répond à la volonté de produire un effet. *Illas* souligne la contradiction, déjà marquée par *tamen*, dans le comportement des hommes confrontés à la peste. Un effet comparable d'opposition, de contraste est produit ailleurs :

*Scilicet inuictos ambo certamine cursus
Esse deus uoluit, si quis deus adfuit illis* (Ov., *Met.* 7, 792-793)

« Cela va de soi, un dieu a voulu que les deux <chiens> demeurent invaincus à l'issue de la course, s'il est vrai qu'un dieu les a assistés. »

Après avoir brièvement évoqué la métamorphose en statue de son chien et de la bête sauvage qu'il poursuivait, le malheureux Céphale compare son sort à celui

des animaux ; il considère qu'en les transformant en statues, les dieux les ont, en quelque sorte, protégés de l'humiliation et de la mort atroce qui les menaçaient tous deux. Lui, au contraire, responsable de la mort de sa femme, poursuit sa vie, en proie à la culpabilité et au chagrin. On terminera par un dernier emploi, encore plus déroutant au premier abord :

Templa uides contra gradibus sublimia longis

Iupiter illa tenet ; quis non altaribus illis

Irrita tura dedit ? (Ov., *Met.* 7, 587-589)

« Tu vois en face le temple, tout en haut d'une longue suite de marches ; c'est le sanctuaire de Jupiter ; qui, sur ces autels, n'a pas offert un encens inutile ? »

3588

L'emploi en fin de vers de *illis* prouve que ce déictique répond à une intention d'Ovide. Éaque, le locuteur, tient à signaler qu'il apporte deux informations au sujet du temple qu'il montre à son interlocuteur. *Ille* demeure bien le signifiant du surgissement d'une nouveauté dans le propos, de l'addition d'informations qui, cependant, relèvent de domaines différents : le temple, la divinité célébrée et, surtout, l'inefficacité des rites face à la terrible épidémie. La présence du déictique correspond à un mécanisme éminemment abstrait, l'insertion, l'addition et la distribution des idées au sein de l'énoncé, opérations liées à la notion d'« innovation », de « nouveauté ».

On constate donc que la présence d'un *ille* dans une phrase est toujours justifiée, qu'elle correspond, chez le locuteur à une stratégie discursive et qu'elle répond au désir de créer un effet. *Ille* n'est pas encore devenu le banal anaphorique des langues romanes. Toutefois, l'examen des faits, dans des textes soucieux de refléter l'oral, a montré que les locuteurs préfèrent le déictique à l'anaphorique *is*, l'expressivité à la neutralité, la forme phonétiquement étoffée à la forme plus menue. C'est cette augmentation de la fréquence, décelable au théâtre et dans certaines narrations subtilement écrites et mises en scène par Ovide, qui rendra *ille* banal et lui fera perdre la quasi-totalité de son signifié. Mais nous n'en sommes pas encore là, tant s'en faut, avec notre corpus, puisque toutes les autres formes offertes par le latin y sont encore attestées. La présence d'un *ille* dans une phrase répond encore à une intention délibérée.

Notre étude peut paraître décevante. Cependant, l'analyse des emplois dans lesquels le signifié de *ille* n'est pas immédiatement saisissable, a permis de comprendre pourquoi ce déictique, et pas un autre, a vu ses utilisations augmenter au détriment de l'anaphorique. On ne peut pas se contenter de dire que son signifié est ample et vague. On reconnaîtra d'abord qu'il est souple, facilement adaptable à bien des situations : car en se déroulant, un discours ne cesse de fournir de nouvelles informations, du moins d'enrichir ou de modifier celles qui ont été énoncées précédemment. La reprise d'un concept, signalée par

un anaphorique, amène donc nécessairement à livrer de nouvelles indications à son sujet, et le sème « innovation » inhérent à *ille* lui permet de se trouver très aisément en parfaite adéquation avec la progression du propos. C'est donc la quintessence de son signifié¹¹ qui permet à *ille* d'étendre le champ de ses emplois et de se substituer à *is*.

Même si le corpus que nous avons examiné fournit des exemples où le déictique semble présenter les caractéristiques qui seront celles qu'il revêtira dans les langues romanes, on ne peut pas s'autoriser à dire que l'état roman est déjà atteint dans certains textes. Dans la mesure où les autres déictiques et anaphoriques sont simultanément attestés, on ne peut pas considérer que l'évolution est amorcée. Il n'en reste pas moins que certains emplois empruntés à l'oral qui avaient cours au I^{er} siècle de notre ère nous permettent de cerner les raisons et les mécanismes qui présideront à l'élaboration du système roman des démonstratifs et anaphoriques.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- DIESSEL, H., 1999, *Demonstratives. Form, Function and Grammaticalization*, Amsterdam, John Benjamins Publishing Company.
- FRUYT, M., 2010, « L'emploi de *is, hic, iste, ille, ipse* en latin classique », *Revue des études latines*, n° 87, p. 44-75.
- JOFFRE, M.-D., 1998, « Anaphoriques et déictiques dans l'*Amphitryon* de Plaute (vers 551 à 1146) », *Vita Latina*, n° 150, p. 59-68.
- , 2007, « *Ipsé*, anaphore et deixis », dans G. Purnelle & J. Denooz (dir.), *Ordre et cohérence en latin. Communications présentées au XIII^e colloque de linguistique latine*, Genève, Droz, p. 97-110.
- , 2009, « *Ille* : réflexions sur ses emplois dans l'*Eunuque* de Térence et le livre XLII de Tite-Live », *Revista de estudios latinos*, n° 9, p. 15-34.
- , 2010, « Cohérence textuelle et deixis : le jeu *hic/ille* dans la prose classique », dans *Latin linguistics today: Akten des 15. Internationalen Kolloquiums zur Lateinischen Linguistik, Innsbruck, 4-9 April 2009*, Innsbruck, Institut für Sprachen und Literaturen der Universität Innsbruck, p. 561-574.
- , 2011, « Que "montrent" les déictiques ? », *Revue des études latines*, n° 88, p. 53-71.
- , 2012, « La concurrence *hic/iste* dans les *Métamorphoses* d'Apulée », dans F. Biville, M.-K. Lhommé & D. Vallat (dir.), *Latin vulgaire – Latin tardif IX. Actes du IX^e colloque international sur le latin vulgaire et tardif, Lyon, 2-9 septembre 2009*, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, p. 335-348.

11 De l'idée de rupture, d'innovation, d'opposition, on est arrivé à celle plus générale de supplément.

- , 2015a, « Cicéron, *Laelius*, *Pro Caelio* : *iste*, une autre approche de la *deixis* », dans C. Cabrilla & C. Lehmann (dir.), *Acta XIV Colloquii Internationalis Linguisticae Latinae*, Madrid, Ediciones Clasicas, p. 287-300.
- , 2015b, « Réflexions sur les emplois de *ipse* dans les livres III et IV des *Géorgiques* », *Vita Latina*, n° 191-192, p. 36-47.
- , 2016, « *Deixis* spatiale, *deixis* temporelle : le cas de *hic*, *haec*, *hoc* », *Pallas*, n° 102, « Études de la linguistique latine I », dir. O. Spevak, p. 139-147.
- LONGRÉE, D., 2004, « Une approche statistique de la concurrence entre démonstratifs », dans *Anaphore, cataphore et corrélation en latin*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, p. 157-178.
- SERBAT, G., 1984, « *Is*, un super-nom », *Latomus*, t. 43, fasc. 3, p. 554-559, repris dans L. Nadjo (dir.), 2001, *Opera disiecta. Travaux de linguistique générale, de langue et littérature latines*, Leuven, Peeters.

REMERCIEMENTS

De la première à la dernière heure, Claude Moussy, ancien directeur du Centre Alfred Ernout et de la collection « *Lingua Latina* », nous a fait bénéficier de son soutien et de ses encouragements. C'est à son expérience et à ses conseils avisés que nous devons en grande partie d'avoir pu mener à bien notre entreprise. Lyliane Sznajder aussi nous a souvent fait profiter de ses suggestions amicales, en particulier lorsque nous avons des difficultés à résoudre. Sophie Van Laer nous a accompagnés dans les premiers moments et Jean-Paul Brachet nous a apporté tout son soutien en sa qualité de directeur actuel du Centre Alfred Ernout. Nous leur exprimons à tous les quatre notre plus vive gratitude.

Plusieurs collègues ont accepté d'accorder leur caution scientifique à cet ouvrage : Bernard Bortolussi (université Paris Ouest Nanterre La Défense), Jean-Paul Brachet (université Paris-Sorbonne), Gerd Haverling (Uppsala universitet), Vincent Martzloff (université Paris-Sorbonne), Claude Moussy (université Paris-Sorbonne), Lyliane Sznajder (université Paris Ouest Nanterre La Défense), Esperanza Torrego (universidad autónoma de Madrid), Sophie Van Laer (université de Nantes). Qu'ils en soient ici chaleureusement remerciés.

La publication n'aurait pas été possible sans le soutien financier du Labex TransferS de l'École normale supérieure. Nous voudrions exprimer toute notre gratitude à Michel Espagne, directeur du Labex TransferS, et à Stéphane Verger, directeur du laboratoire AOROC (UMR 8546 CNRS-ENS), qui nous ont fait confiance et nous ont accordé la subvention, ainsi qu'à Annabelle Milleville, adjointe à la direction du Labex, qui a veillé efficacement à la mise en œuvre de cette décision.

Nous voudrions, enfin, remercier vivement de leur bienveillante collaboration Olivier Forcade, le directeur des PUPS, et Gladys Caré, éditrice, qui a supervisé la publication du présent ouvrage.

P.D., F.F., P.L. & A.M.

TABLE DES MATIÈRES

Présentation	7
Travaux et publications de Michèle Fruyt	11

PREMIÈRE PARTIE ORIGINES

<i>Advlatio</i>	27
James Clackson	
Le couple <i>tacēre</i> – <i>silēre</i> du latin : étude étymologique.....	35
Charles de Lamberterie	
<i>Morbvs</i> ou la dérélliction.....	61
Georges-Jean Pinault	
Sur l'étymologie du lat. <i>celebs</i> « célibataire »	73
Romain Garnier	
Latin <i>uxor</i> « épouse » et ses correspondants italiques. Où en est le débat scientifique sur l'étymologie ?.....	85
Vincent Martzloff	

DEUXIÈME PARTIE FORMATION

Autour des bois sacrés.....	99
Gérard Capdeville	
Brèves réflexions sur la notion de morphème dans la grammaire ancienne	127
Guillaume Bonnet	
La série des lexies <i>birēm̄is</i> / <i>trirēm̄is</i> / <i>quadrirēm̄is</i> / <i>quinqverēm̄is nāvis</i> : une curiosité morphologique et sémantique.....	135
Marine Guérin	

Note sur la formation du substantif <i>artifex</i>	145
Jean-Paul Brachet	
Éléments de composition dans les adjectifs en <i>-ōsus</i> et <i>-o/ulentus</i>	155
Benjamín García-Hernández	
Quelques énigmes du calendrier romain : le micro-système lexical des noms de mois en <i>-ber</i>	167
Chantal Kircher-Durand	
Les noms en <i>-tio</i> chez Plaute et leur expansion à l'époque républicaine	179
Monique Crampon	
Les adjectifs intensifs en latin : forme, sens et emplois	191
Sophie Van Laer	
Morphologie et sémantique du groupe <i>exigere, exiguus, examen</i>	203
Jean-François Thomas	
Autour de la délocutivité migratoire.....	213
Hannah Rosén	
<i>Dvmtaxat</i>	223
Alessandra Bertocchi & Mirka Maraldi	
Liens de coordination, disjonction et comparaison autour de <i>quam</i>	235
Anna Orlandini & Paolo Poccetti	
Le nom des Latins en étrusque	249
Dominique Briquel	
Pour un dictionnaire onomastique latin.....	261
Heikki Solin	

TROISIÈME PARTIE ÉVOLUTIONS

Le changement morphologique selon Saussure.....	271
Marie-José Béguelin	
Réflexions sur la formation du pluriel italo-roman à partir des documents de <i>Cava dei Tirreni</i>	283
Rosanna Sornicola	

Vérité diachronique et vérité synchronique.....	301
Christian Touratier	
L'évolution sémantique du lexème <i>libertas</i>	313
Manfred Kienpointner	
Esquisse de l'histoire du verbe <i>caueo</i>	325
Claude Moussy	
Le verbe latin <i>Veto</i> : de Plaute à l' <i>Histoire Auguste</i>	335
Esperanza Torrego	
Réflexions sur un cas de synonymie approximative : la concurrence <i>is/ille</i>	349
Marie-Dominique Joffre	
L'article défini et ses emplois : diversité et types de variation.....	361
Ekkehard König	
<i>Nēdum</i> : les intermittences de la négation.....	375
Frédérique Fleck	

QUATRIÈME PARTIE VARIATIONS

La palette du cuisinier romain.....	389
Alain Christol	
La construction <i>-tio + esse</i> dans les textes normatifs de l'époque préclassique	403
Olga Spevak	
En passant par le lat. <i>pronomén</i> : promenade au cœur d'une (r)évolution terminologique	413
Tatiana Taous	
La catachrèse (<i>abvsio, abvsive</i>) dans le <i>Commentaire</i> de Servius à L' <i>Énéide</i>	425
Sophie Roesch	
Les lacunes lexicales. Le témoignage de Pline l'Ancien.....	437
Pedro Duarte	
Sur quelques aspects de la formation verbale dans la langue poétique.....	453
Gerd V. M. Haverling	
Quelques réflexions sur l'alternance <i>plvs – magis</i> en latin archaïque.....	467
Pierluigi Cuzzolin	

Autour des complétives en <i>quod</i> en latin biblique	477
Lyliane Sznajder	
Conditions d'emploi des tournures <i>habeo</i> + participe parfait passif et <i>habeo</i> + infinitif en latin tardif.....	489
George Bogdan Tara	
Le lexique latin et ses variétés diaphasiques	505
Carmen Arias Abellán	
L'ellipse dans une scène de <i>servus currens</i> chez Térence : une variation diaphasique multifactorielle.....	519
Colette Bodelot	
<i>Igitur</i> en marqueur de l'emprise psychologique. Le cas sallustien à la lumière de la linguistique psychiatrique.....	529
Carole Fry	
La place du pronom réfléchi sujet dans le discours indirect et son interprétation	543
Bernard Bortolussi	
Index des notions	557
Remerciements	561
Tabula gratulatoria	567

TABULA GRATULATORIA

Guy-Jean Abel
Anders Ahlqvist
Thibault André
Carmen Arias Abellán
Marie-José Béguelin
Yasmina Benferhat
Alessandra Bertocchi
Colette Bodelot
Anne Boëffard-Ollivier
Guillaume Bonnet
Bernard Bortolussi
Jean-Paul Brachet
Dominique Briquel
Michel Brouillard
Concepción Cabrillana Leal
Gérard Capdeville
Gladys Caré
Jean-Pierre Chambon
Jacqueline Champeaux
Anne-Marie Chanet
Alain Chauvet
Aidan Cheney-Lynch
Jacques Chollet
Alain Christol
Michel Christol
James Clackson
Danièle Conso
Mireille Corbier
Monique Crampon
Pierluigi Cuzzolin

Charles de Lamberterie

Pedro Duarte

Michèle Ducos

Rembert Eufe

Fabienne Fatello

Frédérique Fleck

Olivier Forcade

Carole Fry

Huguette Fugier

Benjamín García-Hernández

Romain Garnier

Chiara Gianollo

Fiorenza Granucci

Paolo Greco

Marine Guérin

Gerd V. M. Haverling

Roland Hoffmann

Wolfgang Hübner

Larry M. Hyman

Olga Inkova

Britta Irslinger

Marie-Dominique Joffre

Marie-Ange Julia

Manfred Kienpointner

Chantal Kircher-Durand

Ekkehard König

Mauro Lasagna

Sylviane Lazard

Peggy Lecaude

Adam Ledgeway

Renaud Lestrade

Felicia Logozzo

Emilio Manzotti

Mirka Maraldi

Emanuela Marini

Antonio María Martín Rodríguez

Marie-Madeleine Martinet
Vincent Martzloff
Julien Maudoux
Corinne Mence-Caster
Michèle Monte
Aude Morel-Alizon
Claude Moussy
Vincent Nigel
Andrea Nuti
Renato Oniga
Anna Orlandini
Silvia Pieroni
Georges-Jean Pinault
Harm Pinkster
François Ploton-Nicollet
Paolo Poccetti
Michel Poirier
Tomas Riad
Sophie Roesch
Hannah Rosén
Nathalie Rousseau
Françoise Skoda
Heikki Solin
Rosanna Sornicola
Olga Spevak
Lyliane Sznajder
Martin Taillade
Tatiana Taous
George Bogdan Tara
Jean-François Thomas
Esperanza Torrego
Christian Touratier
Liana Tronci
Luis Unceta
Sophie Van Laer
Philippe Vandaële

ATILF - CNRS

Centro Internazionale sul Plurilinguismo de l'Université d'Udine

Institut de linguistique et de philologie de l'Université d'Uppsala

Institut d'études augustiniennes de l'Université Paris-Sorbonne

UFR de latin de l'Université Paris-Sorbonne

UZH, Forschungsbibliothek Jakob Jud